



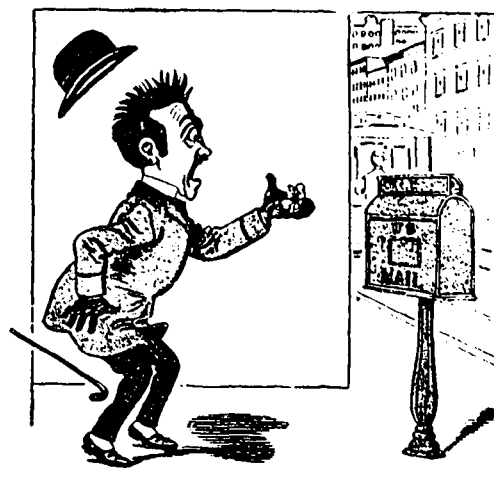
III

...Je ne puis sans me fâcher penser au sale tour que Lafouine m'a joué hier !...



IV

...Mais je me vengerai... Je le réduirai comme ..



V

...Bon ! voici la boîte... Jérusalem ! Dans quel état j'ai mis la lettre !!! Ça va être beau à la maison, ce soir...

Il venait lui apporter son filet à raccommoder. Il fallut la chercher longtemps, et à deux, la maille rompue.

Il me parut, sans lui en faire un crime, que l'amoureux l'avait inventée, cette maille, pour voir de tout près de beaux yeux tendres, et rencontrer de douces mains.

Je passai un mois entier à Pourville, à contempler la mer à toute heure.

La nuit même j'ouvrais ma fenêtre pour l'entrevoir et l'entendre. On eût dit qu'Elle rôdait autour de la maison, arrivait à son seuil, allait entrer, tant son souille profond résonnait proche dans la nuit ; et j'en aimais la demi-frayeur éprouvée.

Parfois, comme poussée par une force mystérieuse, je prenais le petit sentier et grimpais sur la falaise pour voir, par une fraîche nuit de septembre, le spectacle de la mer phosphorescente, ou le flot bercer au loin le pâle visage de la lune.

Pendant mon séjour, elle n'eut pas un seul accès de colère, et ne fit, Dieu merci, ni veuves ni orphelins ; je n'en emportai donc que de bons souvenirs.

A l'hiver, gentiment, Désirée me fit part de son mariage avec "son Pierre" et je lui envoyai, avec un petit cadeau, de très sincères vœux de bonheur...

* * *

Plus de dix ans se sont écoulés depuis mon séjour à Pourville, et le souvenir vient d'en être brusquement et douloureusement ravivé en moi.

Une affreuse tempête a sévi sur les côtes de Normandie ; deux colonnes du journal sont remplies par le récit de ce sinistre, et mon cœur se serre à la vue d'un nom un peu oublié, que je découvre parmi les victimes : Pierre Hardy, trente-sept ans, marié, père de six enfants.

Pauvre Désirée !

Il me semble entendre sa douce voix chantante, répondant là haut, sur la falaise, à mes exclamations enthousiastes devant la mer :

"C'est beau, mais c'est triste."

LOUISE MUSSAT

RÉFLEXIONS

Lorsque le voyageur mélancolique laisse errer ses yeux sur les talus qui bordent la voie ferrée, il éprouve toujours, en hiver, une impression pénible ; cette longue pente de terre battue, grisâtre, émiettée, est si dépourvue de vie ; une teinte uniforme, que ne coupe ni un brin de verdure, ni un mouvement d'être vivant, se déroule à ses yeux, court comme une nappe lisse de pâte de papier sous les cylindres. Et cette image, vide du tressaillement imperceptible que donne la moindre existence animale ou végétale, est pour lui déprimante et lassante.

Qu'il refasse le même chemin, qu'il suive à nouveau la voie brisée de ces talus morts, quatre mois après, il les reconnaîtra à peine : ça et là des violettes ont poussé leurs tiges timides et de toutes parts, la vie se manifeste, là où il croyait que le germe de vie était à jamais détruit.

Eh bien, il y a dans la vie morale des phénomènes aussi surprenants ; et celui que je viens de vous rappeler nous est un enseignement ; il nous permet de comprendre ceux de l'ordre immatériel que nous saisissons malaisément.

Ces talents incultes, morts, ce sont des âmes qui nous semblent incapables de vie morale. Elles sont arides ; les sentiments élevés n'ont point de prise sur elles ; les actions généreuses ne les enthousiasment pas. Noyées dans le flot bourbeux des préoccupations matérielles, elles ne s'intéressent que de vifs intérêts et de choses mesquines.

Ces êtres qui ne connaissent point de mobiles supérieurs, qui ne voient comme but à leur activité, que le résultat immédiat, grossier et tangible, sont donc perdus pour ces régions nobles vers lesquelles tout être humain doit tendre ?

Non ; il suffit à leurs ténèbres d'un gai rayon de soleil printanier ; il suffit à leur froid engourdissement d'un peu de chaleur pénétrante, enveloppante.

Et, semblables aux talus, qui s'éveillent et trouvent en leurs profondeurs

des germes de végétation insoupçonnés, ces êtres inférieurs se dilateront peu à peu et produiront, eux aussi, ces fleurs délicieuses, dont la Providence a mis une semence dans le cœur de chaque créature.

Je crois qu'il est inutile de rappeler ceci aux âmes de bonne volonté qui me lisent ; elles sont trop tentées de limiter leur champ d'action à ceux qui leur ressemblent, qui pensent comme elles, et qui sont élevés comme elles dans les nobles sphères.

Ce n'est pas à ceux-là, seulement, que nous nous devons ; il faut aller chercher par la main ceux qui n'ont pas encore senti les beautés de la vie immatérielle, ceux qui ne comprennent pas que les besoins de l'âme sont impérieux autant que ceux du corps, et qu'il y a toute une vie en dehors de ce que leurs yeux ont coutume de voir.

Il faut être, pour ces malheureux, le soleil qui éclaire et vivifie, non pas avec une brusquerie de moralisateur qui éloigne, mais une charité attirante qui sait convaincre parce qu'elle sait aimer.

Quel bonheur intime, si nous avons pu faire fleurir, sur une de ces âmes arides et desséchées, la fleur la plus humble et la plus délicate !

M. R.

ENCOURAGEMENT

Madame Célestine.—J'ai entendu dire que vous n'étiez pas Lien, et j'ai pensé que je devais venir vous encourager.

Madame Philidor.—Je suis vraiment souffrante depuis quelque jours.

Madame Célestine.—Le docteur ne pense pas que vous en réchappiez, n'est-ce pas ?

Madame (devenant pâle).—Mais oui, il dit que ce ne sera rien.

Madame Célestine (secouant la tête).—Bien. Le médecin de Mme Taupin lui a dit la même chose, et elle avait exactement la même maladie que vous, mais elle est morte.

UN ENFANT QUI PROMET

Un enfant bien sage n'est autre que le petit Henri.

L'autre jour, il s'adresse à sa mère de sa voix la plus douce et lui dit :

—Petite mère, tu serais bien gentille si tu voulais me permettre de

prendre la tablette de choco-

lat que tu as laissée sur la

commode. Et moi, en retour,

je serai bien sage.

—Tu me le promets ? Al-

lons, prends la.

Mais le petit Henri ne

bouge pas.

—Pourquoi n'y vas-tu pas,

mon enfant ?

—Oh ! maman, ce n'est

pas la peine. Je l'avais man-

gée avant de te la demander.

UN CERCLE VICIEUX

Damien.—Oh ! Quand il a

de l'argent, il le dépense.

Gulien.—Oui, mais il n'en

a jamais.

Damien.—C'est parce qu'il

dépense tout.

PLUS D'ARGENT

La nièce.—Est-ce que le

second amour d'un homme dif-

fère de son premier amour ?

La tante.—Oui, en ce qu'il

y a généralement plus d'ar-

gent.

BUREAUCRATIE



—Mais, monsieur, je ne sais pas signer !
—Ça ne fait rien ! Écrivez là que vous ne savez pas signer.